

Bulletin culturel



Monument de commémoration de l'Odyssée acadienne

Par Carol Bernard, p. 5

Petite flore de chez nous

par David Mazerolle, p. 8

Échos d'Acadie

Par Robert Richard, p. 12

Un brin d'histoire

Par Aldéo Richard, p. 18

Notre patrimoine ancestral

Par Éric Tremblay, p. 26

La culture, c'est l'expression du vivant.

Gaëtan Faucher

Le *Bulletin culturel* est produit par la
Société culturelle Kent-Nord

Financé par le
gouvernement
du Canada

Canada

Réalisé en appui avec le
Conseil provincial des sociétés
culturelles du Nouveau-Brunswick



Périodique trimestriel accessible via notre site web www.sckn.info
ainsi que sur notre page [Facebook](#).

Copies imprimées disponibles gratuitement aux

Coopératives de Richibucto, Saint-Louis et Pointe-Sapin.

Abonnement individuel avec copies envoyées par la poste : 12\$ par année

Impression : Imprimerie Dupuis

Direction : Carol Bernard

Courrier électronique : bulletinculturel.sckn@gmail.com

Téléphone : 506-876-0094

Courrier postal :

9 rue Archigny

Saint-Louis-de-Kent

N. B., E4X 1C5



Nous appliquons les règles de l'orthographe rectifiée et celles de l'orthographe traditionnelle :

https://www.sckn.info/_files/ugd/9010dc_625c6145a44f494fa8a89odd26ee3096.pdf

MOT DE L'ÉDITEUR

Février. Nous nous éloignons lentement du pic de l'hiver et, malgré le froid, nous pouvons sentir les rayons du soleil qui reprend de la force et nous réchauffe. Et que dire de la blancheur éclatante du paysage qui, de jour en jour, nous renvoie toujours un peu plus sa lumière? Prenons ces petits changements comme des signes que l'hiver se passe bien et qu'il nous apportera bientôt un autre printemps!



Je saisis cette occasion pour vous informer que cette belle aventure du Bulletin culturel se termine avec cette 40^e édition. Lorsqu'en décembre 2020, la pandémie a forcé la Société culturelle à prendre des moyens pour garder le contact avec sa clientèle, nous ne nous doutions pas que ce petit outil de promotion et de diffusion de notre culture acadienne remporterait un si vif succès. Vous avez été nombreux à nous le témoigner! Je désire vous remercier pour votre fidélité et vos encouragements. Je remercie également les nombreuses personnes qui ont collaboré à son développement.

Dans ce numéro, je vous informe des progrès du projet d'installation du monument de commémoration de l'Odysée acadienne et du site historique qui est en développement à Saint-Louis. **David Mazerolle** jette un peu de lumière sur les différentes variétés de lichens que nous pouvons apercevoir dans notre environnement malgré les grands froids. **Robert Richard** nous offre le texte de l'Épisode 7 de sa série de balados intitulés Échos d'Acadie. Dans cet épisode, il nous retrace le parcours exceptionnel du grand héros acadien qu'est devenu Yvon Durelle. **Aldéo Richard** revient sur l'âge d'or des moulins à bois qui étaient installés le long de la rivière Kouchibouguacis au cours des années 1800 et 1900 et, pour terminer, **Éric Tremblay** explique comment s'est faite la colonisation par les premiers humains de la région des Maritimes après la dernière glaciation .

Bonne lecture et bonne continuation ! Merci encore !

Carol Bernard,
responsable de l'édition



le borgo

Le Borgo est un espace réservé aux organismes sans but lucratif.
Pour en bénéficier, envoyez-nous votre annonce à l'adresse: bulletinculturel.sckn@gmail.com

Carnaval d'hiver « Frost » de Beaurivage *du 20 au 23 février*

Suivez la page Facebook du carnaval pour connaître tous les détails :
<https://www.facebook.com/profile.php?id=61555142173579>

Session Femmes + Fort.es

Session sur la cuisine pour une famille avec un budget limité.
Conseils et astuces pour réduire le gaspillage alimentaire, préparer la nourriture à l'avance, conserver les aliments et bien plus encore.

Mercredi 5 mars de 19 h à 20 h
au Centre communautaire d'Aldouane

Gratuit et aucune inscription nécessaire.

Souvenances, accoutumances et croyances – Un livre de Saint-Louis **par Monique Thébeau**

Salut tout le monde! Je suis heureuse d'annoncer que j'ai commencé l'écriture d'un deuxième livre sur Saint-Louis, qui fera suite au premier, intitulé « Souvenances, accoutumances et croyances — un livre de Saint-Louis », publié en 2020. Ce deuxième ouvrage contiendra, entre autres, une courte généalogie de chaque famille ainsi qu'un résumé historique de chaque bâtiment (maison, magasin, etc.) de la paroisse, peu importe son état (encore debout, rénové, démolé, loué, halé ou nouvellement construit).

Pour participer ou pour obtenir plus de détails, n'hésitez pas à me contacter.

Monique Thébeau
506-899-1955

Courriel : moniquethebeau@gmail.com

Posé sur une base de granite en forme d'étoile, le monument commémore l'histoire des Acadiens depuis la déportation jusqu'au début du 19^e siècle. Celui-ci est surmonté d'une réplique de la croix de la déportation que l'on peut voir à Grand-Pré, en N.-É.



Projet d'installation d'un monument de commémoration de L'ODYSSÉE ACADIENNE à Saint-Louis et l'aménagement d'un site historique

L'installation d'un monument de commémoration du Grand Dérangement et des nombreux voyages qui en ont résulté est en cours de réalisation dans la communauté de Saint-Louis. Le projet consiste en l'installation d'un monument commémoratif sur le terrain qui accueille déjà la statue de Mgr Marcel-François Richard et le drapeau acadien géant. La Société culturelle Kent-Nord, qui est l'organisme promoteur du projet, l'a proposé à la ville de Beaurivage qui s'est tout de suite engagée à collaborer. Voici les premiers pas de cette belle initiative d'affirmation de notre culture acadienne à Saint-Louis.

Comme je vous le racontais dans notre dernier bulletin culturel, cette idée de création d'un site historique intégrant un monument de commémoration de l'Odyssée acadienne a germé dans la tête de quelques personnes il y a déjà une année. Entre février 2024 et février 2025, plusieurs actions concrètes ont été posées pour faire avancer ce projet de grande envergure. Au cours de l'automne dernier, cinq comités de travail ont été formés : finances, aménagement, communication, protocole, en plus d'un comité directeur qui chapeaute le tout. Chacun de ces comités a commencé à se réunir, a formé un exécutif et a débuté ses travaux. Évidemment, comme certaines actions doivent être effectuées avant d'autres, cela fait en sorte que certains comités, dont ceux d'aménagement, de finance, et le comité directeur, doivent se mettre en branle pour poser les bases nécessaires au bon fonctionnement des autres comités, notamment ceux des communications et du protocole.

Réalisation d'un plan d'aménagement du site historique

Comme c'est le comité d'aménagement du site et de l'installation du monument qui fournira aux autres le matériel nécessaire à leur travail, ce groupe s'est rencontré à de nombreuses reprises depuis octobre dernier. Sa tâche principale est de déterminer ce que contiendra le site, l'endroit précis où chaque élément sera placé et comment ceux-ci seront aménagés. Ce travail colossal exige plusieurs démarches auprès des différents fournisseurs, ingénieurs, arpenteurs ou architectes auprès de qui nous devons obtenir des estimations et différents plans qui permettront de déterminer les coûts estimés de l'ensemble du projet. Les choses avancent de semaine en semaine et la version finale du plan d'aménagement devrait pouvoir être présentée lors de la prochaine réunion publique qui aura lieu en mars. Évidemment, il ne sera pas possible de mettre en œuvre toutes les parties du plan lors de la même année. Il appartiendra au comité directeur de décider comment les différentes étapes se succéderont jusqu'à ce que l'ensemble du projet soit complété.

Expression d'intérêt pour l'installation d'un monument de l'Odyssée acadienne

Le comité directeur, de son côté, a fait les démarches nécessaires pour que notre demande d'installation d'un monument soit acceptée par la Commission de l'Odyssée acadienne. Il s'agissait d'une étape importante, car, sans cette permission, nous n'aurions pas pu installer au centre de notre site historique cette construction qui témoigne de notre propre odyssée, c'est-à-dire, des différents déplacements que nos familles fondatrices ont subis. Nous avons obtenu cette autorisation au début du mois de janvier et cela nous permet maintenant de parler ouvertement du projet et de son évolution.

Signature d'un protocole d'entente

Un autre aspect essentiel à la bonne marche de notre entreprise est la signature d'un protocole d'entente qui précisera les responsabilités qui incomberont aux différentes parties prenantes. Ce protocole d'entente, ou contrat, établi entre la Société culturelle Kent-Nord, la ville de Beaurivage et la Commission de l'Odyssée acadienne, est en cours de rédaction. Celui-ci rebondira d'une partie à l'autre jusqu'à ce que les différentes responsabilités soient bien comprises et endossées. Nous prévoyons qu'il soit complété et signé d'ici au printemps.

Énoncés de vision et de mission du projet

Au cours du mois de janvier, le comité directeur s'est aussi arrêté sur des énoncés de vision et de mission du projet. En effet, ce genre d'exercice permet à toutes les personnes qui sont engagées dans un projet de ne pas perdre de vue ce qui était désiré au départ. Suite à la consultation que nous avons tenue auprès d'une vingtaine de personnes, il a été décidé que notre vision et notre mission se définiront comme suit :

*« Notre **vision** est de créer un espace public vibrant et accueillant, rendant hommage à nos bâtisseurs. Autour du drapeau acadien géant et des statues de Marcel-François Richard et de Marguerite Bourgeoys seront aménagés un monument de commémoration de l'Odyssée acadienne, des sentiers avec panneaux historiques, une scène extérieure et un centre d'interprétation de notre histoire acadienne. Ce lieu permettra aux visiteurs des générations actuelles et futures de découvrir l'histoire et la culture de Saint-Louis-de-Kent et de l'Acadie. »*

*« Notre **mission** est de préserver et de célébrer la culture acadienne et l'héritage de nos ancêtres en créant un lieu identitaire et de rencontre autour du plus grand drapeau acadien, en valorisant les événements marquants de la Renaissance acadienne et en honorant les œuvres de Marcel-François Richard. Des infrastructures accueillantes et accessibles à tous favoriseront les rassemblements communautaires et patriotiques, tout en engageant les visiteurs dans la découverte de l'histoire locale et la construction identitaire. »*

Justification historique locale

Il revient au comité directeur de rédiger le texte qui sera inscrit sur le monument et qui justifiera la présence du mémorial sur le site. Ce texte, ne devant pas dépasser 1200 lettres et espaces inclus, doit expliquer ce qui s'est passé à Saint-Louis et dans les environs pendant l'Odyssée acadienne, c'est-à-dire, entre 1755, année officielle du début de la déportation et l'année 1815 qui représente la fin de cette longue période de déplacements et dans laquelle la majorité des déportés et de ceux qui s'étaient enfuis avait finalement trouvé un endroit pour se réinstaller. Dans le cas qui nous concerne, l'établissement d'un camp de réfugiés acadiens à Richibouctou dès 1757, appelé Camp Paquet, et les concessions de terres données à Richibouctou, à l'Aldouane et à Saint-Louis au cours des années 1790 constituent les principaux événements ayant contribué à l'installation définitive des Acadiens dans la région. Ce texte, qui est en cours de rédaction et qui doit être accompagné de références valides, sera remis à la Commission de l'Odyssée acadienne d'ici quelques semaines pour une première vérification.

Berceau du drapeau acadien

Des démarches ont aussi été entreprises pour faire breveter l'appellation « Berceau du drapeau acadien » dont Saint-Louis fait la promotion depuis une vingtaine d'années. Présentement, aucune disposition légale ne protège son utilisation et nous voulons nous assurer que non seulement nous en détenons les droits de propriété, mais que nous pouvons l'utiliser en toute légitimité.

Nom du site

Concernant le nom que portera le site historique, afin de pouvoir faire le meilleur choix possible, le comité directeur a décidé de faire appel à des intervenants expérimentés dans ce genre de démarche. Ceux-ci nous accompagneront afin de nous aider à choisir un nom représentatif de l'ensemble du projet et qui aura un sens pour la population locale autant que pour les visiteurs.

Campagnes de financement

Des campagnes de financement seront bientôt mises en branle dans le but d'amasser les fonds pour la réalisation de cet ambitieux projet. Bien que nous souhaitons que les deux tiers environ du montant qui sera nécessaire proviendra de subventions gouvernementales, le premier tiers, soit 150 mille dollars, devra provenir directement de la communauté. C'est pourquoi, d'ici le printemps, vous verrez différentes activités de levée de fonds annoncées. Ainsi, divers organismes, associations et entreprises seront sollicités, et de plus, les personnes qui désireront faire un don individuel en auront aussi la possibilité. Demeurez attentifs, car nous commencerons ces collectes de fonds dans les mois qui suivent.

Pour terminer, nous remercions toutes les personnes qui démontrent leur appui au projet en participant aux rencontres publiques que nous organisons ou par toute autre forme d'appui. C'est ensemble que nous réussirons à offrir, non seulement à la communauté de Saint-Louis, mais à toute l'Acadie, l'un des plus beaux lieux de rassemblement et de commémoration de notre histoire acadienne.

Sur ce, je continuerai de vous tenir informés des développements du projet dans notre Bulletin culturel!

Restez à l'affût!

Carol Bernard



• LES MARCHÉS •
Tradition
 • MARKETS •
CO-OP
 LA COOPÉRATIVE DE
 SAINT-LOUIS LTÉE
506-876-2431

Petite flore de chez nous :

Lichens

par David M. Mazerolle, Scientifique des écosystèmes, Parcs Canada

On ne peut pas tous hiberner comme des ours, ou se permettre de nous envoler vers des climats plus chauds ce temps-ci de l'année. Malgré le froid, la glace et le vent, la vie continue de bon gré dans nos forêts pendant nos hivers rudes. On en a d'ailleurs la preuve après chaque nouvelle neige, qui se trouve très vite marquée d'une diversité de pistes. Avec un brin de persévérance, on peut assez facilement apprendre à associer chacune d'elles à l'espèce coupable.

De mon côté, je n'ai qu'à jeter un coup d'œil sur les arbres qui m'entourent pour un rappel que la vie forestière foisonne, même en hiver. Il suffit d'inspecter n'importe quel tronc pour y voir une multitude de lichens d'une variété de formes foliacées, branchues et incrustées, dont les couleurs vont des plus sobres (blanc, gris, beige, brun, noir) aux plus voyantes (vert, jaune, orange, bourgogne et parfois même rouge écarlate). Pendant la majorité de l'hiver, ces organismes absolument fascinants continuent à croître et se reproduire.

Les lichens (prononcé « li-kène ») sont formés de champignons qui vivent en union avec des algues ou des cyanobactéries (les ancêtres des plantes et premiers organismes à avoir développé la capacité de produire de l'énergie à partir des rayons du soleil). L'union est avantageuse pour toutes les parties concernées; on appelle ce genre de relation une symbiose. Le champignon s'occupe de l'absorption d'eau et de minéraux et offre une protection à l'algue/cyanobactérie qui, quant à elle, capte l'énergie du soleil et produit des sucres. L'apparence simple d'un lichen trahit donc une structure assez complexe. Ses composantes n'ont aucunement l'apparence d'un lichen lorsqu'elles existent de façon libre. Lorsqu'elles s'unissent, elles créent quelque chose de complètement différent et nettement supérieur à la somme de ses parties. J'ai toujours été charmé par cette magie naturelle.

Et que fait un lichen, autre que susciter l'admiration des naturalistes? Ces petites merveilles sont une source de nourriture pour plusieurs animaux, elles servent d'habitat pour toutes sortes d'invertébrés, et elles abritent une faune microscopique étonnante – de véritables micro-écosystèmes. Elles peuvent vivre pendant des siècles et réussissent à croître sur à peu près n'importe quelle surface -- sur le sol, le sable, les arbres, la pierre, le plastique et le métal. Certaines espèces sont particulièrement communes sur les pierres tombales et les façades et toitures des bâtiments. De plus, les lichens capturent et fixent l'azote, un nutriment essentiel pour la croissance des plantes, et sont aussi capables de créer et stabiliser les sols. Experts à vivre dans les milieux difficiles, ils servent souvent d'avant-garde pour l'établissement de la végétation. En fait, suite au retrait des glaciers dans notre région il y a de ça plus de 10 000 ans, les lichens ont été parmi les premiers à recoloniser le territoire, permettant ensuite aux plantes de s'y réinstaller graduellement. Ce sont des organismes très résilients, pouvant tolérer des périodes prolongées de dessèchement complet, des températures extrêmes, voire même le vide de l'espace! Cela étant dit, certaines espèces sont très sensibles à la pollution atmosphérique et aux changements d'humidité et de lumière, ce qui en fait d'excellents indicateurs de qualité de l'air et de vieilles forêts vierges.

Le Canada sert de refuge à près de 3000 espèces connues de lichens. D'après la diversité d'espèces au Nouveau-Brunswick et les données disponibles pour le parc national Kouchibouguac et sa région environnante, on pourrait s'attendre à ce que Kent-Nord abrite au moins de 300 à 400 espèces. Fait intéressant, les vieilles cédrières à érable rouge de notre région abritent trois espèces de lichens en péril : le pannaire jaune pâle, le fuscopannaire à taches blanches et le sclérophore givré. Pour cette dernière espèce, la seule population connue dans la province se trouve ici au parc national Kouchibouguac, au creux d'une fente dans un vieil érable rouge !

Tout ça pour dire que, parfois, on a qu'à regarder les choses d'un peu plus près pour comprendre que, même au cœur de l'hiver, la vie nous entoure – et que ses formes les plus discrètes et modestes sont parfois les plus merveilleuses.



Le tronc d'un érable rouge qui sert d'habitat à deux espèces communes de lichens – la lobaire pulmonaire (en haut) et la parmélie hérissée (en bas).



Une thalle de téloscieste irrégulier sur une branche d'arbuste en forêt côtière. Les structures en forme de coupe, appelées des apothécies, produisent des spores.



Gros plan des apothécies (structures reproductives en forme de coupe) de la parmélie hérissée.



La cladonie soldats-britanniques sur une accumulation de bois mort. Le nom commun de l'espèce vient de la couleur écarlate de ses apothécies, qui rappelle l'habillement historique des forces armées britanniques.



Une branche de conifère qui sert d'habitat à deux espèces de lichens – une usnée (grise, à la droite et à la gauche) et une bryorie (brune, au centre).



Une thalle d'hypogymnie tubuleuse sur une branche de conifère.



Le fuscopannaire à taches blanches, une espèce menacée au Canada. Les vieilles cédrières de Kent-Nord contiennent une des plus importantes concentrations de cette espèce au Canada.



Évènements à venir!



Projection du film

Notre-Dame de Moncton

20 février 2025 à 19 h.

Auditorium Alcide F. Leblanc (École MFR)

Trivia

21 février à 18 h 30

Club de l'âge d'or de St-Ignace

19 ans et + / Admission : 5\$

Café littéraire

22 février à 13 h 30

À l'hôtel de ville de Beaurivage

Spectacle de la Famille Leblanc

22 mars à 19 h 30

Auditorium Alcide F. Leblanc (École MFR)

-

Soirée de contes avec Dominique Breau

4 avril

(heure et lieu à déterminer)

-

Pièce de théâtre avec Les Gossipeuz

26 avril

Auditorium Alcide F. Leblanc (École MFR)

(heure à déterminer)



Grâce à une subvention accordée par la ville de Moncton dans le cadre du programme des subventions culturelles 2023, le Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson de l'Université de Moncton a produit une série de dix balados. Cette série a pour but de mettre en lumière la contribution des Acadiennes et des Acadiens sur Moncton.

Nous remercions Robert Richard, archiviste en ethnologie acadienne au CEAAC, de nous offrir le verbatim du balado (podcast) que nous vous présentons dans cette édition. Pour écouter tous les balados produits par le CEAAC :

<https://open.spotify.com/show/4N0ppTJEZmZB2Tg97modr9>

ÉPISODE 7

Yvon Durelle

Héros de l'Acadie et légende de Moncton

RÉSUMÉ

Dans l'épisode 7 de notre série de baladodiffusions, nous explorons la vie remarquable d'Yvon Durelle, héros acadien et figure emblématique de l'Acadie. Originaire de Baie-Sainte-Anne et issu d'une famille modeste, Yvon, affectueusement surnommé « Doux », a choisi un chemin différent de celui de ses pairs, celui de boxeur professionnel. Après une séquence de défaites dans ses débuts internationaux, Yvon a trouvé un nouveau cap dans sa carrière avec l'arrivée de Chris Shaban comme gérant. Son intervention s'est avérée cruciale, menant Durelle à des succès inédits et renforçant son lien avec Moncton tout au long de la seconde moitié des années 1950.

NARRATIF

Bienvenue dans ce nouvel épisode de notre série de dix baladodiffusions dédiées à l'impact des Acadiennes et Acadiens sur Moncton. Aujourd'hui, nous nous aventurons

dans un coin pittoresque et isolé du Nouveau-Brunswick, au cœur de la localité côtière de Baie-Sainte-Anne, où un homme destiné à devenir une légende a vu le jour. Yvon Durelle, issu d'une famille modeste, des parents Ernest et Olida Robichaud, est né le 14 octobre 1929. Baie-Sainte-Anne, rythmée par les vagues et les vents, allait bientôt être connue pour autre chose que ses filets et ses bateaux.

Yvon, surnommé « Doux » par les siens, se distinguait de ses pairs. Dans une communauté où la pêche constituait un mode de subsistance et un gagne-pain traditionnel pour la plupart des jeunes hommes, lui fut attiré par une tout autre mer, celle des défis et de la gloire : la boxe. Son premier combat professionnel contre Sonny Edwards, à Baie-Sainte-Anne, signala le début d'une saga incroyable. Sa force et son talent étaient indéniables, et, rapidement, son nom commença à circuler bien au-delà des limites de Baie-Sainte-Anne.

En début de carrière, Yvon a disputé un grand nombre de ses matchs dans la région de Miramichi. Pendant cette période initiale, il s'est particulièrement illustré à Chatham et Newcastle, remportant 20 victoires entre 1948 et 1950. Yvon a entretenu une rivalité longue et intense avec Cobey McCluskey de l'Île-du-Prince-Édouard, s'affrontant dans six confrontations épiques entre 1949 et 1951. En 1951, Yvon a épousé Thérèse Martin, une jeune femme originaire de Baie-Sainte-Anne. Leur mariage célébré fut une union de cœurs et de rêves, Thérèse devenant le roc sur lequel Yvon s'appuyait. Ensemble, ils ont eu quatre enfants, ancrant leur vie dans l'amour et la solidarité familiale. À partir de 1950, ses combats l'ont davantage mené sur la route, l'éloignant de son foyer, dans divers endroits du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Écosse, de l'Île-du-Prince-Édouard, et même de l'Alberta.

En 1953, la carrière d'Yvon prit un tournant décisif. En mai, il a été couronné champion canadien de la catégorie des poids moyens (154-160 livres/soit 70-73 kg), grâce à une victoire sur George « Rockabye » Ross à Glace Bay, en Nouvelle-Écosse. Celle-ci a servi de tremplin, et il ne tarda pas à s'attaquer à la catégorie des poids mi-lourds (168-175 livres/soit 76-79 kg). Devant le même public, Durelle est devenu champion canadien en battant Gordon Wallace, des succès qui renforcent sa renommée. Durelle a ensuite essuyé deux revers en 1954 lors de ses affrontements au-delà des frontières canadiennes, aux États-Unis. La première a eu lieu à New York, où il s'est mesuré au futur champion poids lourd Floyd Patterson en février à l'Eastern Parkway Arena. La seconde s'est produite également à New York en juillet, au St. Nicholas Arena, face à Paul Andrews.

De 1954 à 1956, Yvon a traversé l'Atlantique, se mesurant à trois adversaires au Royaume-Uni et deux à Berlin. Malgré les obstacles, caractérisés par quatre défaites et

une disqualification, il ne s'est pas laissé décourager. Face à ces échecs, et à son retour au Canada, Chris Shaban est intervenu, proposant à Durelle de prendre en main la gestion de sa carrière. Au début des années 1930, Shaban avait ouvert un petit magasin sur la rue Botsford à Moncton. Peu de temps après, il a décidé de s'occuper de jeunes boxeurs locaux. Au fil des ans, Shaban a guidé bien des pugilistes, dont certains ont eu des records du ring plutôt respectables.

Loin des centres urbains, la paisible localité de Baie-Sainte-Anne, berceau d'Yvon, contrastait fortement avec l'animation de Moncton. Cette ville, à la fois grande et dynamique, offrait à Yvon un cadre idéal pour peaufiner ses compétences en boxe. Sous la tutelle de Chris Shaban, Yvon bénéficiait de salles d'entraînement mieux équipées et de partenaires variés, ce qui lui permettait de perfectionner ses techniques et de se préparer pour des compétitions d'envergure. De cette manière, Moncton est devenu un second foyer pour Durelle.

Aux alentours de 1955, un journaliste a popularisé un surnom pour Yvon parmi ceux hors de Baie-Sainte-Anne, Le pêcheur combattant (The Fighting Fisherman), une appellation qui le liait étroitement à ses racines. À l'époque de Durelle, et même auparavant, la lutte et la boxe dominaient en termes de considération, attirant de larges audiences en public, à la radio et à la télévision. Les admirateurs d'Yvon ont eu le privilège de le suivre et de l'écouter dans tous ces formats.

Parmi les ambitions de Chris Shaban figurait celle d'accompagner un boxeur lors d'une finale au Madison Square Garden de New York, un rêve qui se réalisa avec Durelle. Chris Shaban, fils d'immigrants syriens, a joué un rôle important dans le monde de la boxe à Moncton et dans la carrière de Durelle. Il est rapidement devenu bien plus qu'un simple gérant pour Yvon ; il s'est imposé en tant que mentor, un confident et presque un membre de la famille. Avec Shaban, Durelle a atteint des sommets inattendus.

La relation entre Yvon et Moncton ne se limitait pas seulement aux entraînements et dans le ring ; la ville entière vibrait au rythme de ses accomplissements. Sous la houlette de Shaban, Durelle a connu les moments les plus glorieux de sa carrière, avec d'importantes confrontations en 1957 et 1958. Celles-ci incluaient des matchs à Moncton, au Madison Square Garden et au St. Nicholas Arena à New York, au Detroit Olympia à Détroit, puis en Floride et au Forum de Montréal.

En mai 1957, Yvon a remporté le titre de champion du Commonwealth contre Gordon Wallace, une victoire qui renforça encore son lien avec Moncton. Le Stadium de Moncton, bondé de plus de 5 000 spectateurs, a été le théâtre d'un coup époustouflant porté à Wallace, en envoyant ce dernier au pays des rêves dès la deuxième ronde. Ce

combat, une démonstration de puissance, a captivé le cœur des Monctoniens et a solidifié la réputation d'Yvon comme un adversaire hors pair.

Une étape majeure dans la carrière de Durelle fut sa rencontre avec l'aspirant au titre mondial des poids mi-lourds, Tony Anthony, à Détroit en juin 1957. Ce duel s'est soldé par une décision partagée, sans vainqueur déclaré. Moncton célébra son héros avec des défilés dans les rues et un accueil triomphal à l'aéroport, prouvant que la performance d'Yvon n'était pas seulement la sienne ; elle appartenait également à toute la communauté de Moncton. En clôturant l'année 1957, Yvon figurait parmi les dix meilleurs boxeurs mondiaux de sa catégorie, en 2^e position selon le National Boxing Association. En juillet 1958, Yvon a défendu avec succès son titre mi-lourd de l'Empire britannique en battant le Sud-Africain Mike Holt à Montréal.

En septembre, Yvon devient l'aspirant au titre mondial des poids mi-lourds, le rêve de toute une vie. Ce moment tant attendu se produisit par une soirée glaciale, le 10 décembre 1958. Vers 22 heures, devant une foule de près de 9 000 spectateurs, Yvon affronta Archie Moore au Forum de Montréal pour ce titre, que Moore détenait depuis 1952. Le combat d'Yvon marqua une étape importante dans l'histoire de la télévision canadienne, étant le premier à être diffusé en direct à travers l'Amérique du Nord, de l'est à l'ouest du Canada.

Dans cette soirée inoubliable contre Archie Moore, ce combat est souvent considéré en tant que l'un des plus grands de l'histoire de la boxe. Moore fut renversé de façon inattendue au tapis trois fois lors de la première ronde et une autre à la cinquième. Toutefois, Moore reprit le dessus dans la 11^e et mit fin au duel par un knock-out décisif contre Durelle à la 49^e seconde. Cette performance ébranla le monde de la boxe. Bien que Moore l'ait remporté, Yvon fut célébré par ses admirateurs à Moncton et bien au-delà.

Le combat revanche contre Archie Moore à Montréal a été assombri par le désastre d'Escuminac, proche de Baie-Sainte-Anne, qui coûta la vie à 35 pêcheurs durant la nuit du 19 au 20 juin 1959. Ce tragique événement affecta grandement Yvon. Initialement prévu pour le 15 juillet 1959, le camp d'Archie Moore reporta la rencontre au 29, invoquant une blessure qui nécessita une pause dans l'entraînement. Avec un cœur lourd, Yvon entra finalement sur l'arène le 12 août 1959, mais l'arbitre y mit un terme dès la troisième ronde. Yvon subit alors une nouvelle défaite face à Moore.

Après 1960 et jusqu'en 1969, Durelle s'est orienté plus sérieusement vers la lutte, tout en participant à quelques matchs de boxe supplémentaires. Toutefois, Yvon a effectué un bref retour à la boxe en 1963, avant de prendre sa retraite définitive du ring en 1965,

signifiant ainsi la fin d'une époque mémorable dans l'histoire de la boxe canadienne.

Pour contextualiser, la carrière professionnelle de boxe d'Yvon s'est étendue de 1948 à 1965, avec une interruption en 1961 et 1962. Pendant cette période, son palmarès impressionnant inclut pas moins de 115 combats, 88 victoires (dont 49 par K.-O.) et 24 défaites, le tout en 823 rondes (sources : BoxRec.com). De ce nombre, Durelle a affronté pas moins de 23 adversaires à Moncton, laissant une empreinte permanente sur l'histoire sportive et culturelle de Moncton.

Avant de nous quitter le 6 janvier 2007, jour de son décès des suites d'un accident vasculaire cérébral, Yvon a reçu de multiples honneurs tout au long de sa carrière. En 1971 et en 1989, il a été intronisé respectivement aux temples de la renommée sportive du Nouveau-Brunswick et de la boxe canadienne. Cette reconnaissance a été consolidée en 1975, lorsqu'il a été admis au Panthéon des sports canadiens. Yvon avait 77 ans au moment de son départ.

La vie d'Yvon, accentuée par une ascension et des triomphes, continue d'inspirer et de résonner dans le cœur de ceux qui cherchent à surmonter les obstacles et à réaliser leurs rêves. Yvon, fils de Baie-Sainte-Anne, est devenu le héros de l'Acadie et une légende de Moncton, symbole de courage, de détermination et de réussite.

En 2008, diverses personnalités ont partagé leurs perspectives sur l'impact d'Yvon. Herménégilde Chiasson, alors lieutenant-gouverneur du Nouveau-Brunswick, a souligné le rôle de modèle d'Yvon dans la communauté acadienne. Admirant la manière dont Durelle avait mené sa carrière avec courage, fierté et détermination, il le considérait comme une figure emblématique de l'Acadie. Chiasson a aussi relevé la capacité d'Yvon à communiquer et à établir des liens avec les deux communautés linguistiques.

Jean Béliveau, célèbre joueur du Canadien de Montréal, a exprimé son admiration pour Yvon, évoquant la popularité de Durelle à Montréal, notamment lors de ses combats au Forum. Partageant des origines acadiennes, Béliveau s'est senti particulièrement lié à la carrière de Durelle. De son côté, l'autrice Astrid Gibbs de Baie-Sainte-Anne a mis en lumière la grandeur des rêves d'Yvon. Elle a souligné un parcours exceptionnel, qui va au-delà des aspects physiques de la boxe, incarnant l'audace et la poursuite de grands rêves malgré les obstacles.

D'autres, tels que le journaliste Eddie St-Pierre et l'historien Maurice Basque, ont aussi exprimé leurs réflexions. St-Pierre, témoin direct, a décrit l'intensité des moments où son ami Durelle affrontait Moore en 1958, qualifiant la première ronde de « trois minutes les plus spectaculaires qu'il ait jamais vues ». Basque a analysé l'impact culturel de Durelle, le considérant comme un héros populaire ayant profondément marqué

l'esprit des Acadiens, symbolisant l'ascension de l'outsider et incarnant un nouveau type de héros pour l'Acadie contemporaine.

Les gants de boxe portés par Yvon lors de son premier duel contre Moore sont fièrement exposés au Musée acadien de l'Université de Moncton (MAUM). De même, le Musée de Moncton conserve précieusement un télégramme unique comprenant 7309 noms d'admirateurs d'Yvon Durelle. Initié par la station de radio CKCW de Moncton auprès de son auditoire, ce télégramme a été remis à Yvon durant son camp d'entraînement à Montréal, en préparation de son premier affrontement contre Archie Moore.

Le Centre d'études acadiennes Anselme-Chiasson (CEAAC) de l'Université de Moncton exprime sa profonde gratitude à la ville de Moncton pour son généreux soutien, fourni dans le cadre du Programme des subventions culturelles 2023. Ce financement a été crucial pour la réalisation de cette série d'épisodes audio baladodiffusés sur la contribution des Acadiennes et Acadiens à l'histoire de Moncton. Sous la direction de Robert Richard, l'archiviste en ethnologie acadienne du CEAAC, avec la collaboration appréciée de l'étudiant André Goguen, ces épisodes ont pris forme. Ils révèlent des aspects fascinants de l'histoire culturelle de la région.

Nous remercions sincèrement François LeBlanc, archiviste de collection du MAUM et du CEAAC, pour sa contribution. Un merci particulier à Robert Lagacé, avec qui, en collaboration avec Robert Richard, 23 chroniques avaient été publiées dans L'Acadie Nouvelle en 2008, incontournables pour rédiger le présent épisode et BoxRec.com pour son record du ring. Pour approfondir le sujet, nous conseillons l'ouvrage de Régis Brun, « Les Acadiens à Moncton : Un siècle et demi de présence française au Coude.

Restez à l'écoute pour la prochaine baladodiffusion, qui continuera d'explorer l'héritage culturel unique de la communauté acadienne à Moncton. Cet épisode n'a pas pour but de couvrir entièrement la vie et la carrière d'Yvon Durelle.

Robert Richard

Un brin d'histoire

Par Aldéo Richard

Les moulins à bois et les vestiges des scieries sur la rivière Kouchibouguacis

Comme pour beaucoup d'autres localités au Nouveau-Brunswick, l'industrie du bois a joué un rôle important dans le développement des villages de Saint-Louis et de Saint-Ignace, et cette industrie est directement reliée aux conflits entre la Grande-Bretagne et la France. Étant donné que l'Angleterre dépendait beaucoup de l'importation de bois des pays baltes et qu'en 1806 Napoléon Bonaparte décida d'imposer un blocus, les Anglais se sont rapidement tournés vers le Nouveau-Brunswick, qui était alors une des colonies de la Grande-Bretagne¹.

L'Angleterre se réservait le pin blanc pour la construction navale en plein essor. Les spécimens d'arbres préférés mesuraient 30,5 mètres et plus de hauteur et au moins 1,5 mètre de diamètre à la base. Ils servaient en particulier à fabriquer les mâts, les beauprés et les vergues des bateaux britanniques et aussi à construire des édifices et des maisons. À mesure qu'a progressé le 19^e siècle, le Nouveau-Brunswick est devenu un grand fournisseur de bois à l'Angleterre (pin et épinette, entre autres)². Le sud-est du Nouveau-Brunswick, particulièrement, a fourni beaucoup d'arbres pour la construction navale britannique.

Un autre facteur qui a accéléré le développement de l'industrie du bois dans notre région fut le grand incendie de la Miramichi en 1825. La demande pour le bois fut soudainement très forte, et des entrepreneurs, tels que Henry O'Leary, George McLeod, David Wark et autres, obtinrent des contrats de coupe le long de la rivière Kouchibouguacis. La population augmenta, puisqu'il y avait du travail pour ses valeureux bûcherons.

Les scieries sur le long de la rivière

Joseph Babineau et Louison Daigle

Les premiers à avoir possédé un moulin à scie pour les besoins des premiers colons furent Joseph à Dominique Babineau et Louison Daigle. Ce moulin fut en activité entre 1825 et 1834. Il était situé sur le ruisseau mieux connu comme le ruisseau à Hilaire Babineau ³.

Dans la région de Saint-Ignace, trois groupes d'origine irlandaise, écossaise et anglaise virent le potentiel de la forêt et décidèrent d'y construire des scieries afin de répondre à la demande de la Grande-Bretagne, mais aussi pour les chantiers de construction navale, qui était florissante à l'époque. Seulement dans la région de Richibucto et de Kouchibouguac, des centaines et des centaines de bateaux ont été construits et ont navigué partout dans les plus grands ports de mer au monde. Tous ces entrepreneurs avaient un grand besoin de matière première, et les deux scieries de Saint-Ignace répondaient à leurs besoins. Il ne faut pas oublier qu'au 19^e siècle, Richibucto était le troisième port de mer en importance au Nouveau-Brunswick pour l'exportation, spécialement l'exportation du bois. La réputation des constructeurs de Richibucto était tellement bonne qu'ils avaient des commandes d'un peu partout à travers le monde⁴.

Moulin des Cameron à Cameron's Mill

Il semble que Robert Powell, un Irlandais, aurait été le premier à faire fonctionner un moulin à scie à quelques mètres à l'est du pont couvert à Cameron's Mill. Il aurait commencé son commerce en 1830 jusqu'en 1834. Par la suite, différents propriétaires se sont succédés. Les plus connus ont été James Cameron, qui a acheté les deux scieries en 1858, et les donna à son fils John, qui l'opéra jusqu'en 1900. Wilfred Richard et des associés furent les derniers propriétaires entre 1901 et 1935. Le nom de la localité de Cameron's Mill vient des propriétaires Cameron⁵.

Moulin à McLeod's Mill

Plusieurs propriétaires ont eu un moulin à Bretagneville entre 1835 et 1900. Celui qui était le plus connu fut George McLeod entre 1850 et 1886. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle Bretagneville portait le nom de McLeod's Mill avant 1917.

Moulin de Jean à Placide Richard

Les gens d'un certain âge se souviennent très bien du dernier moulin à scie qui était situé au pont de Saint-Louis sur le côté sud de la rivière. On doit en parler parce que beaucoup de gens travaillaient à la coupe, à la drave du bois et comme journalier pour ce moulin. C'est Auguste Léger qui a débuté les activités de cette entreprise en 1887. Il l'a vendu à Docithée LeBlanc en 1892. Incendié en 1911, il fut reconstruit en 1912 et fonctionna jusqu'en 1918.

Il fut vendu à Jean à Placide Richard en 1919, mais un incendie provoqua sa fermeture en 1926. Reconstitué en 1927, il fonctionna jusqu'en 1968. Lors des 20 dernières années, c'est le fils de Jean, Vital qui en était le propriétaire. À noter qu'en 1946, Jean Richard et Alonzo Babin ont expédié 6240 cordes de bois et plus de 12 000 l'année suivante. (3)

Dans les années 1950, Pitre Ferrari s'était trouvé un travail à Saint-Louis. Il faisait chauffer la chaudière du moulin. Pour cela, il utilisait du bran de scie et de la ripe de bois. Donald à Narcisse Johnson l'a remplacé en 1953 et 1954. D'autres hommes, dont Adélard Fontaine et Fidèle Tremblay, l'ont suivi jusqu'à la fermeture du moulin en 1968. Une cinquantaine d'hommes travaillaient pour Jean Richard à couper du bois en hiver.

Les vestiges

On retrouve, encore aujourd'hui, beaucoup de vestiges qui prouvent qu'il y avait des activités reliées au bois le long de la rivière Kouchibouguacis au cours des 200 dernières années.



Scie provenant du moulin de Cameron's Mill. Cette scie fut retrouvée par Éric à Pépère Thébeau de Saint-Ignace, sur l'île à l'est du pont couvert. Elle est encore placée sur une bâtisse à la résidence de son épouse, Thérèse Hébert.



Cette île (1) fut construite à main d'homme en plein milieu de la rivière à Bretagneville vers les années 1835. Elle servait comme base pour le moulin de George McLeod. L'endroit (2) où étaient placés les planches et le bois d'œuvre.



On peut encore y apercevoir de gros billots enfouis sous la terre près du site de l'ancien moulin de George McLeod.



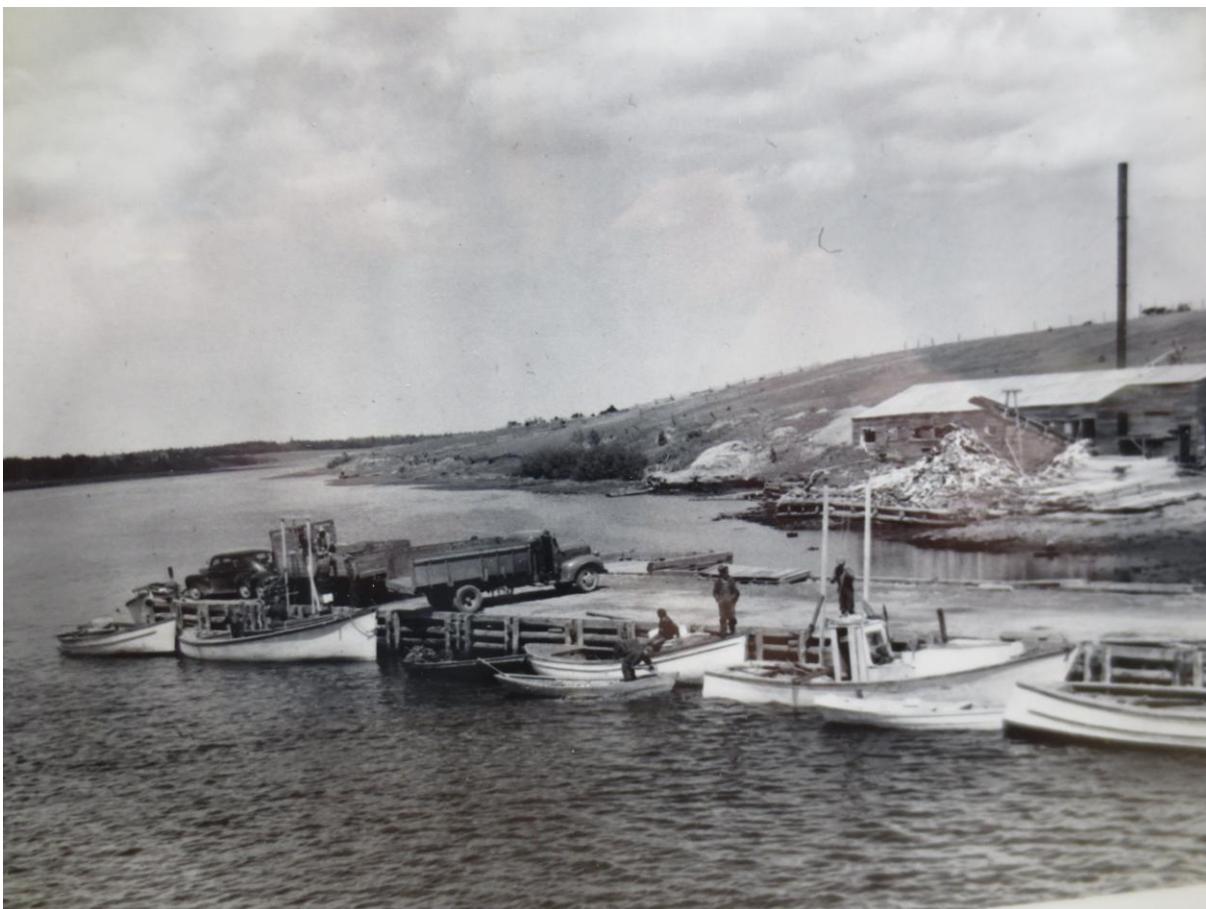
Cette photo date des environs de 1890. C'était à Bretagneville, près du moulin. On peut y reconnaître, sur le côté droit, des genres de quais, avec au-dessus, du bois scié qui aurait plus tard été transporté par un bateau tug au quai de Richibucto et de Miramichi. On peut encore y voir, aujourd'hui, des billots enfouis dans le sol sur le rivage. Sur la gauche, on peut voir différents types d'embarcation : canoé, barge et bateaux.



Le pont du Milieu dans les années 1890 était situé en face du chemin des Piquettes. Les vestiges du vieux pont servaient à mettre des booms à travers la rivière pour retenir le bois de la drave. C'était l'endroit où étaient placés les trains de bois avant qu'ils soient transportés vers les moulins de Jean-Richard à Saint-Louis, des O'Leary à Richibucto et des Mundle à Rexton.



Le moulin de Jean Richard en 1926



Le moulin de Vital à Jean Richard dans les années 1940



Photo du site où se trouvait en 1924 le moulin de Vital à Jean Richard. On ne pourrait s'imaginer qu'il y avait un moulin à cet endroit, mais, lorsqu'on arpente l'endroit, on y découvre un grand nombre de vestiges comme le montrent les photos qui suivent.





Références

1. « Notre patrimoine », Ressource naturelle et développement de l'énergie [en ligne]. [www2.gnb.ca/content/gnb/fr/ministeres/der/Ressources_naturelles/content/ForetsEtTerresDeLaCouronne/content/Notre_patrimoine.html].
2. Archives provinciales du Nouveau-Brunswick, Les forêts d'autrefois au Nouveau-Brunswick, 1998, [en ligne]. [archives.gnb.ca/Exhibits/ArchivalPortfolio/TextViewer.aspx?culture=fr-CA&myFile=Forest].
3. L.-Cyriaque Daigle, Histoire de Saint-Louis-de-Kent, 1948.
4. Richard, Aldéo, D'une empreinte à l'autre, l'histoire de Saint-Ignace, Les Éditions de la Francophonie, 2022, p.513
5. Titre de propriété 444 en 1834, fourni par Nina Kelly.

Notre patrimoine ancestral

Un patrimoine ancestral peut être défini comme un bien matériel ou immatériel, collectif avec lequel un peuple partage un lien séculaire, symbolique, voire sacré, marqué par une histoire extraordinaire, mythique ou légendaire. Cette définition englobe le patrimoine dit naturel, culturel ou archéologique.¹

1. La revue de la Société Internationale d'Ethnographie /ISSN 2267-7909

Dans le but de mieux nous instruire sur notre patrimoine ancestral local, le Bulletin culturel a fait appel à Éric Tremblay afin de préparer une série d'articles réunissant les connaissances que nous possédons sur le passé géologique de la région. Ce deuxième article, qui porte sur la transformation de la région de Kent-Nord, s'intéresse à la colonisation de ce territoire par les premiers peuples autochtones, ainsi qu'à leur adaptation à cet environnement nouveau.

Le Bulletin culturel désire remercier Éric Tremblay pour son excellent travail de vulgarisation qui ferait habituellement l'objet de publications dans des revues spécialisées et qui viserait avant tout les experts. Nous pouvons nous considérer comme choyés de pouvoir profiter de son expertise sur le passé géologique de notre territoire.

La colonisation de la région des Maritimes après la dernière glaciation par les premiers humains

par Eric Tremblay

Les premiers humains à coloniser l'Amérique du Nord auraient traversé le détroit de Béring entre l'Alaska et la Russie pour arriver au Yukon d'aujourd'hui il y a environ 20 000 ans. C'est du moins ce que laissent entendre les plus récentes estimations¹. L'hypothèse la plus plausible, qu'appuient des trouvailles archéologiques, veut que les premiers arrivants aient traversé le détroit de Béring, qui était à l'époque un pont terrestre, en suivant les grands mammifères brouteurs dans leur migration vers l'Amérique. Plus tard, ils ont migré vers le sud en empruntant un corridor déglacé entre la côte Ouest et les prairies canadiennes il y a environ 13 000 ans². Ces migrations se seraient produites en plusieurs vagues dispersées sur quelques millénaires.

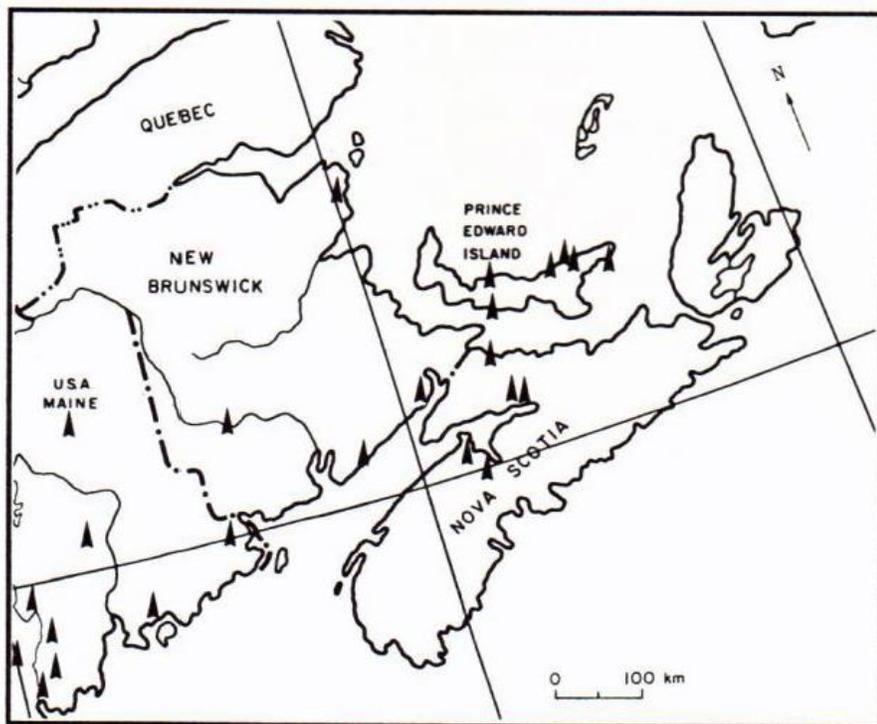
La colonisation de l'Est du Canada par les premiers humains est divisée en trois périodes : la période paléoindienne (il y a 13 000 à 9 500 ans), la période archaïque maritime (il y a 9 500 à 3 000 ans) et la période sylvicole (il y a 3 000 à 550 ans)³.

Les premiers migrants ont été nommés Clovis par les archéologues en raison de l'endroit où leur présence a été décelée pour la première fois (à Clovis, au Nouveau-Mexique). Après avoir traversé le corridor déglacé, ces nouveaux arrivants se sont dispersés en plusieurs groupes et ont commencé à migrer dans différentes directions selon les ressources disponibles. Un des groupes a entrepris une migration vers l'est en suivant la limite sud du glacier et en chassant la mégafaune (mammouths, mastodontes, castors géants, etc.) pour enfin arriver dans le Nord-Est Atlantique (les États de la Nouvelle-Angleterre d'aujourd'hui) il y a environ 13 000 ans⁴. Le plus ancien site d'occupation trouvé

dans les provinces maritimes est situé à Debert, en Nouvelle-Écosse et date d'il y a 11 000 ans⁵. Suite à leur traversée du glacier, la migration vers l'est par ces petits groupes paléindiens s'est faite sur une courte période de quelques siècles⁶. Les premiers Paléindiens ayant migré vers l'est étaient des chasseurs-cueilleurs qui vivaient principalement de la chasse au gros gibier, comme le mammoth, le mastodonte, le paresseux géant et le castor géant. À mesure que le glacier reculait et exposait de grandes régions des provinces maritimes, ces Paléindiens de la Nouvelle-Angleterre se sont déplacés vers le nord afin de profiter des ressources naturelles à leur disposition (plantes, animaux, matériel lithique, etc.) dans ce nouveau paysage vierge qui s'offrait à eux. Aujourd'hui, leur mode de vie peut être en partie reconstitué à l'aide de la culture matérielle qu'ils ont laissée derrière eux, tels des pointes de lance, des couteaux, des perceurs et des grattoirs fabriqués avec plusieurs types de pierre spécifiques (quartz, jaspé, etc.). Les outils de pierre de cette période étaient fabriqués selon un style typique appelé « pointe de type Clovis » (figure 1). Ces outils fins et solides servaient à la chasse aux gros mammifères, tels que le mammoth laineux, le mastodonte et le caribou. On trouve ce type de pointe un peu partout en Amérique du Nord.



Figure 1 : Pointe de type Clovis utilisée pour la chasse aux gros mammifères. (Source : Wikipedia)



Une période d'extinction majeure de la mégafaune s'est produite en Amérique du Nord vers la fin de l'époque du Pléistocène, il y a environ 12 000 ans⁷. Cet événement serait dû à plusieurs facteurs, tels les changements climatiques, les changements aux niveaux des habitats et une chasse intensive de la part des humains⁸. Pour cette raison, il est peu probable que les mammoths occupaient notre région suite au retrait du glacier. La même situation s'est posée pour les mastodontes après la déglaciation; c'est du moins ce qu'indique le manque de preuves archéologiques pour le Nouveau-Brunswick. Par contre, le castor géant (*Casteroïdes*) était présent

au Maine juste avant la déglaciation, et fort probablement sur le territoire du Nouveau-Brunswick aussi. Sa présence dans notre province a été confirmée en 1998 grâce à la découverte d'une incisive à Indian Island, près de Deer Island, dans la baie de Fundy⁹. Cette espèce de castor géant avait la taille d'un ours noir adulte d'aujourd'hui. À cette époque, le caribou était présent en abondance sur le territoire. Le morse aussi était présent sur la côte Est et dans la baie de Fundy, au Nouveau-Brunswick.¹⁰ Une fois cette faune disparue, les groupes de chasseurs devenus spécialistes de la chasse aux grands mammifères ont dû adapter leurs techniques et leurs outils de chasse. Le site de Debert, en Nouvelle-

Écosse, est un bon exemple de cette adaptation. Les outils lithiques trouvés là-bas permettent de conclure que ses occupants paléoindiens chassaient le caribou. En effet, le site de Debert était situé, à cette époque, dans un endroit stratégique pour la migration annuelle des hordes de caribous, qui se déplaçaient entre la forêt plus au sud et la toundra plus au nord au pied du glacier¹¹.

Une analyse de leurs outils lithiques nous permet de supposer qu'ils exploitaient les ressources marines, comme le morse, ainsi que les ressources des rivières dispersées sur le territoire à cette époque. Des preuves de la présence de ces Paléoindien ont aussi été trouvées dans la partie est de l'Île-du-Prince-Édouard, au Nouveau-Brunswick, aux Îles-de-la-Madeleine et au Labrador. Le site Jones, situé dans la baie de St. Peters, sur la côte Nord de l'Île-du-Prince-Édouard, remonte à il y a environ 9 000 à 10 000 ans et pourrait être culturellement associé aux Paléoindiens de Debert¹². Des outils datant de la fin de la période paléoindienne ont été trouvés au Nouveau-Brunswick, en Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard¹³. Une pointe de projectile provenant de la fin de la période paléoindienne a été trouvée au Cap-Spear, tout près de Cap-Tourmentin, donnant sur le détroit de Northumberland¹⁴. Aucun site paléoindien n'a encore été découvert dans la région de Kent.

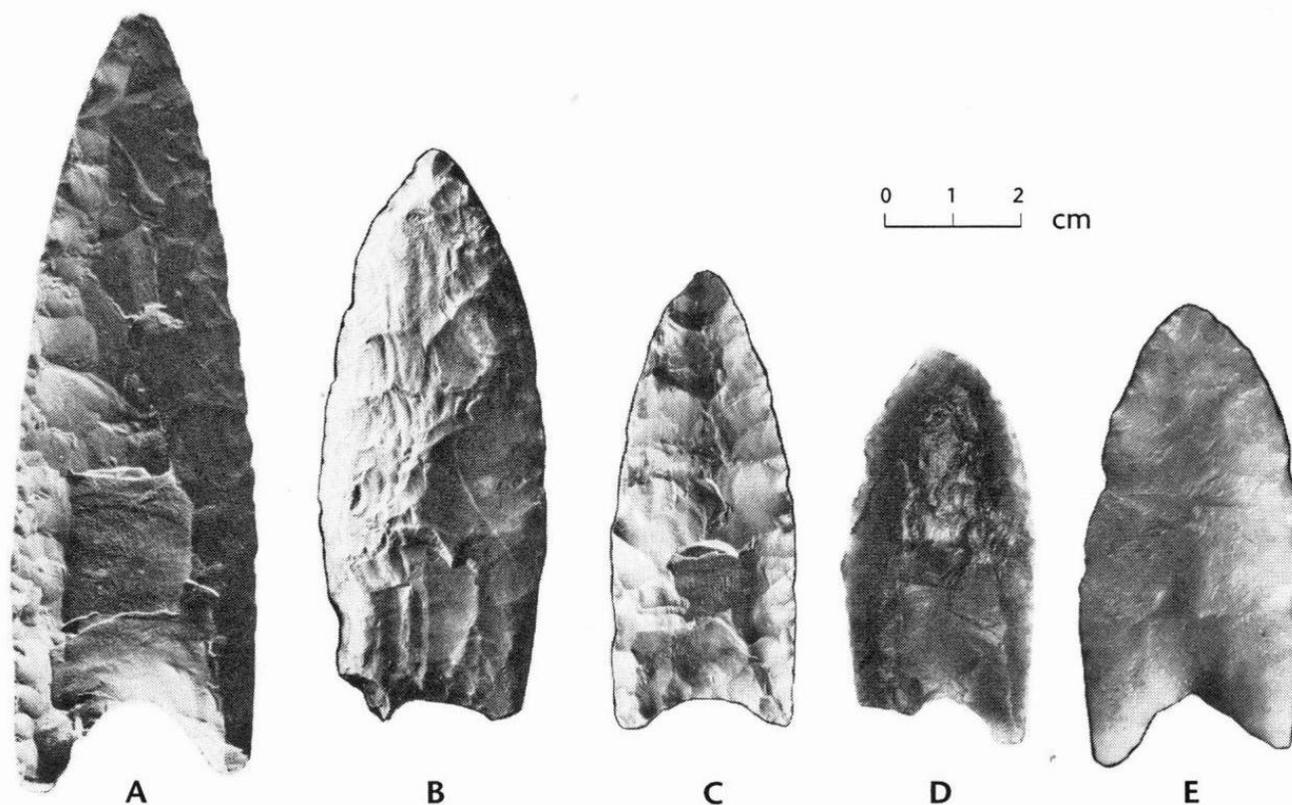


Figure 2 : Pointes de projectiles de type paléoindien trouvées dans les Maritimes- A) Quaco Head (N.-B.); B) New Horton Creek (N.-B.); C) Kingsclear (N.-B.); D) Amherst Shore (N.-É.); E) North Tryon (Î.-P.-É). (Source : Keenlyside, 1991)

La période suivante, archaïque maritime, qui remonte à 9 500 à 3 000 ans passés, voit une évolution dans la forme et la fonction des outils lithiques des premiers habitants. Les outils de pierre changent de forme et démontrent une adaptation à la chasse aux ressources marines, comme le phoque et le morse tout en continuant à servir à la chasse au caribou. L'excavation d'un site archéologique sur la rivière Piscataquis, dans l'État du Maine, a démontré qu'on exploitait également des espèces de poissons comme l'anguille, l'alose et des rongeurs aquatiques, comme le rat musqué et le castor¹⁵. Il

est fort probable qu'on utilisait ces ressources dans les Maritimes aussi, étant donné qu'on y trouvait les mêmes espèces.

Nous avons vu, dans un article précédent, l'évolution du territoire et des écosystèmes de la région de Kent depuis la dernière glaciation jusqu'au présent. Le recul du glacier a laissé place à un territoire dénudé qui offrait un terreau fertile pour l'établissement de la végétation. La colonisation par les plantes et les animaux sauvages s'est fait rapidement après le départ des glaciers.

Le territoire est passé d'une couverture végétale typique de la toundra de mousses et de lichens pour ensuite être colonisée par des espèces arbustives comme le genévrier et des arbres comme l'épinette, la pruche de l'Est et le bouleau. Le paysage des provinces maritimes était donc très différent de celui que l'on peut observer aujourd'hui. L'allègement du poids sur le sol suite à la fonte de la couverture de glace a permis à la croûte terrestre de rebondir entre 11 000 et 5 000 ans passés, menant à l'assèchement de grandes étendues de terre et au recul de la ligne côtière à plusieurs kilomètres vers l'est des provinces maritimes. Entre 10 000 et 5 500 ans passés, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard d'aujourd'hui étaient connectés et ne faisait qu'une région¹⁶ appelée Northumbria par les archéologues¹⁷. Au centre de cette grande plaine se trouvait un lac dans lequel se jetaient des rivières venant de l'Île-du-Prince-Édouard et de l'Est du Nouveau-Brunswick¹⁸ (figure 4)¹⁹.

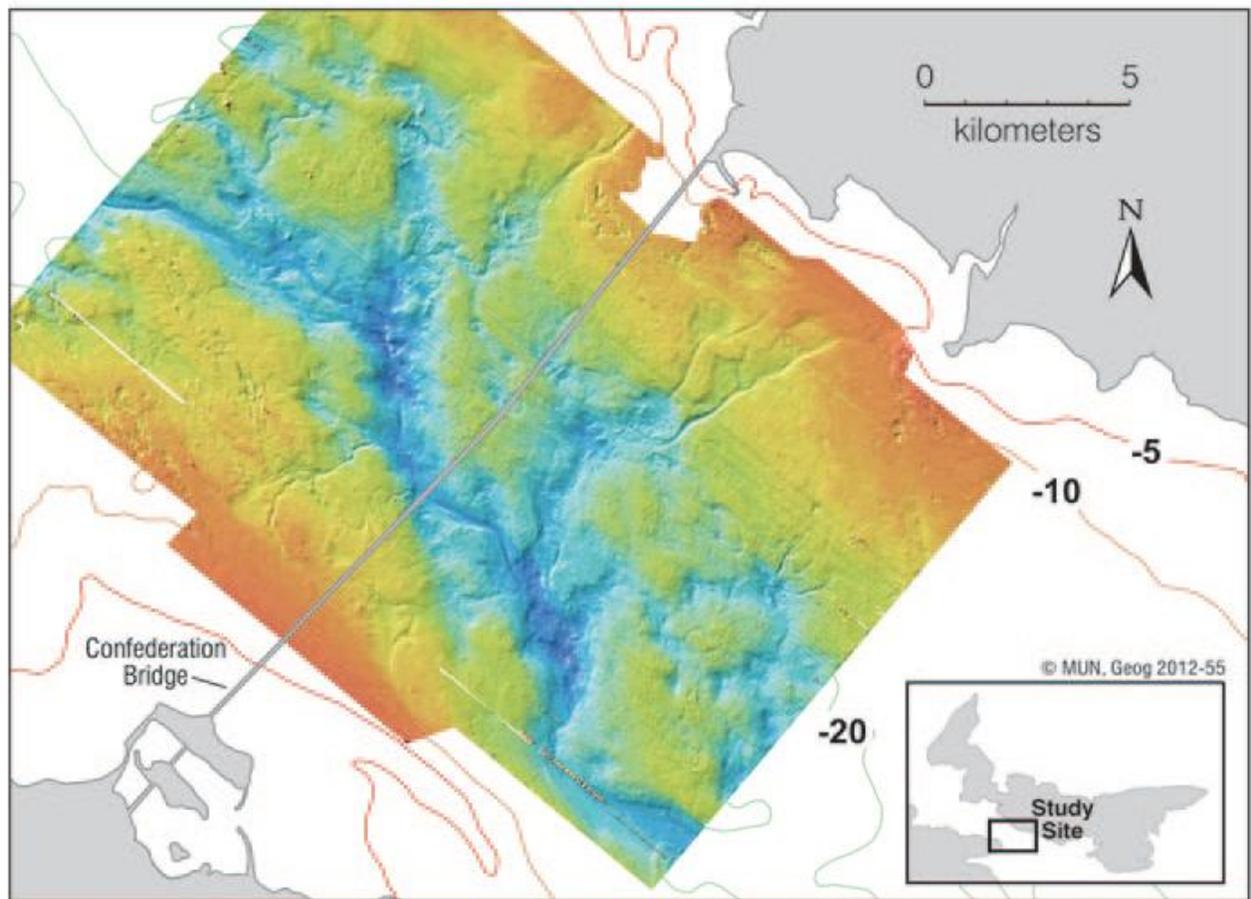


Figure 3 : Cette carte bathymétrique du fond du détroit de Northumberland montre un ancien lac au centre de Northumbria. (Source : Shaw *et.al.*, 2009)

Il y a environ 5 500 ans, le niveau marin a augmenté et a inondé cette plaine, et c'est ainsi que le détroit de Northumberland tel qu'on le connaît aujourd'hui, a été créé. Depuis cette époque, la croute terrestre de nos provinces s'enfonce et le niveau marin remonte.



Figure 5 : Outils trouvés à Port au Choix, Terre-Neuve : pointe de projectile en os, deux harpons en os et une baïonnette en ardoise (Parcs Canada).

Ce territoire devait être très attrayant pour des groupes de chasseurs de la période archaïque maritime, qui y trouvaient du caribou ainsi que des mammifères marins en abondance le long des côtes. Au cours des dernières décennies, des pêcheurs de pétoncles ont trouvé plusieurs couteaux semi-circulaires faits en ardoise, semblables aux ulus des Inuits, au large des trois provinces maritimes. Ceux-ci dateraient de 5 000 à 7 000 ans passés²⁰. Ce type de couteau servait à dépecer les carcasses de mammifères marins lors des excursions de chasse. Plusieurs harpons faits d'os ou d'ivoires de morse ont été trouvés sur des sites de la période archaïque maritime, démontrant une habileté à chasser les mammifères marins. Trois cimetières datant de la période archaïque maritime ont été découverts à Port aux Choix lors de fouilles archéologiques. Ce cimetière a été utilisé entre 4 000 et 3 200 années passées. On y a trouvé des pointes de projectiles, des harpons et une baïonnette en ardoise (figure 5)²¹.

C'est tôt dans la période archaïque maritime que l'utilisation d'embarcations pour la chasse et la pêche maritime a fait son apparition. Les pirogues ont été développées avant le canot d'écorce et étaient probablement le principal mode de transport entre 10 000 et 3 000 ans passés²².

On commence à trouver dans la culture matérielle de cette époque des outils de travail en bois plus robustes et adaptés, comme des adzes (herminettes) et des gouges canalisées²³ (figure 6) qui permettaient de creuser de grands troncs d'arbres pour en faire des pirogues²⁴. Vers la fin de la période archaïque maritime, la transition semble s'être opérée entre la pirogue creusée dans un tronc d'arbre et le canot d'écorce de bouleau²⁵. Un changement soudain du régime climatique vers 4 000 a provoqué une chute des températures et une modification du couvert forestier. La forêt des Maritimes, d'abord dominée par le pin blanc et la pruche de l'Est, a évolué vers une forêt d'épinettes et de bouleau environ 3 800 ans passés²⁶.



Figure 6 : Canot mi'kmaw bien connu pour pouvoir naviguer en milieu côtier et marin (Source : Confederacy of Mainland Mi'kmaq, N.-É.)



Figure 4 : Gouge canalisée de la période archaïque maritime, utilisée dans la construction de pirogues; trouvée en haut du barrage Mactaquac. (Cummings et Black, 2024)

De ce fait, l'écorce de bouleau, matière première nécessaire à la confection du canot d'écorce, est devenue disponible. Selon certaines archéologues, le canot d'écorce serait apparu entre 3 000 et 3 600 années passées²⁷.

La technologie du canot d'écorce permettait un accès plus rapide au réseau de rivières et des côtes qui devenaient en fait une autoroute, facilitant la quête pour les ressources halieutiques²⁸ et marines²⁹. Le

canot, facile à porter, a permis de créer des réseaux de contacts avec d'autres groupes autochtones plus au sud, tel que ceux de la vallée de l'Ohio³⁰.



Figure 7 : Pirogue de Val Comeau au Musée du Nouveau-Brunswick. (Source : CBC News)

La pirogue n'a pas été abandonnée pour autant, car elle était très utile en milieu estuarien et a été utilisée jusqu'à l'époque des premiers contacts avec les Européens. Une pirogue creusée dans un grand pin blanc a été découverte à Val Comeau (N.-B.) en 2003 après une tempête et a été datée d'il y a 440±50 ans³¹, soit au début de la période de contact avec les Européens. La pirogue est maintenant exposée au Musée du Nouveau-Brunswick à St-Jean³².

Les groupes de la fin de la période archaïque maritime sont considérés comme étant les ancêtres des Beothuk, Innu et Wabanaki de la région Atlantique³³. Le terme *Wabanaki* signifie « ceux qui vivent sur la terre de l'aurore » et comprend les Mi'kmaq, Wolastoqiyik, Penobscot et Passamaquoddy³⁴.

La période plus récente de l'histoire des Autochtones des Maritimes, soit la période sylvicole (il y a 3 000 ans jusqu'à il y a 550 ans) est marquée par une régionalisation de la technologie employée dans le style des outils de pierre, l'établissement d'un grand réseau d'échange entre les groupes de différentes régions et l'émergence d'une tendance au sédentarisme avec le développement de villages³⁵. Pratiquement toutes les rivières des Maritimes et les régions côtières étaient occupées par des groupes autochtones durant cette période.

Dans une région côtière comme la nôtre, la marée d'eau salée monte dans les rivières et rencontre l'eau douce. Cette zone, qu'on appelle « coin salin », est riche en ressources aquatiques, car on y trouve des espèces des deux milieux et plusieurs espèces migratrices, tels le saumon et l'anguille. Une espèce en particulier, le bar rayé, s'y reproduit exclusivement, et pond ses œufs dans cette zone³⁶. Depuis la période paléoindienne et archaïque maritime, les ancêtres des Mi'kmaq sont reconnus pour avoir occupé ces zones riches en ressources et d'y avoir établi de grands campements³⁷.

Les Mi'kmaq étaient présents dans la région de Kent lors des premiers contacts avec les Européens. Le territoire ancestral mi'kmaw, appelé *Mi'kma'ki*, englobe l'Île-du-Cap Breton et comprend toute la Nouvelle-Écosse continentale, l'Île-du-Prince-Édouard, la partie est du Nouveau-Brunswick et la Gaspésie. Ce territoire est divisé en sept districts, et notre région de Kent se trouve dans le district de Sikniqt (figure 9)³⁸.

Avant l'arrivée des premiers Européens sur nos côtes, toutes les rivières et les côtes du comté de Kent étaient occupées et utilisées par les Mi'kmaq depuis des millénaires. Ces derniers étaient dispersés sur tout le territoire en groupes familiaux. En règle générale, ils vivaient en grands groupes sur la côte durant l'été dans des campements saisonniers et se dispersaient sur les rivières en camps d'hiver³⁹.

Les Mi'kmaq exploitaient les ressources marines et estuariennes, comme les huîtres, les coques et les palourdes. Les groupes se rencontraient l'été sur les côtes pour échanger et faire de la diplomatie concernant la distribution des territoires aux différents grandes familles ou clans. C'était aussi la saison pour les échanges sociaux entre les groupes et familles.

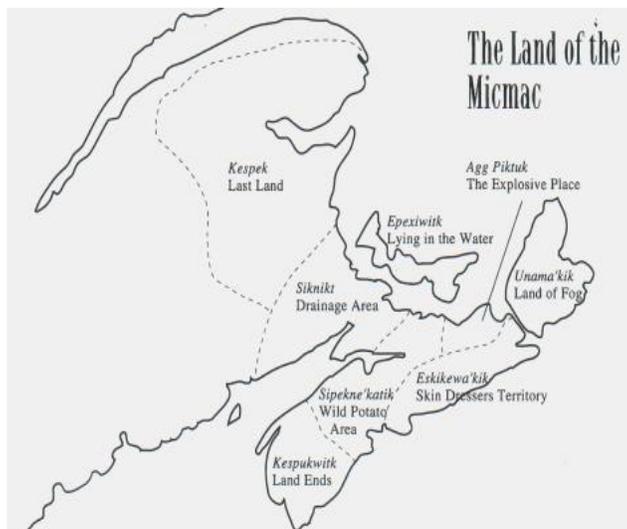


Figure 8 : Carte montrant le territoire traditionnel mi'kmaq, appelé Mi'kma'ki.

Une fois l'automne venu, ils remontaient leurs rivières respectives pour profiter de la montaison automnale du saumon et de la chasse à l'orignal et au caribou forestier. L'établissement de certains villages permanents a eu lieu il y a plusieurs milliers d'années. C'est le cas de la Première Nation de

Metapenagiag, sur la rivière Miramichi, qui occupe le même village depuis 3000 ans⁴⁰. Les Mi'kmaq ne sont pas reconnus pour avoir pratiqué l'agriculture ou l'horticulture avant le contact avec les Européens, comme le faisaient certaines nations autochtones plus au sud. Toutefois, ils utilisaient beaucoup les plantes sauvages dans leur vie de tous les jours comme nourriture ou médecines. Ils récoltaient et mangeaient des noix, des graines, des racines⁴¹. Certaines plantes étaient très importantes pour eux, comme le haricot sauvage (*Apios americana*), un plant semblable à la pomme de terre dont les tubercules servaient à la fois de nourriture et de médicament. Ils transportaient des tubercules de cette espèce et les replantaient autour de leurs nouveaux campements. Cette espèce est considérée comme une des plus importantes plantes alimentaires pour la plupart des groupes autochtones d'Amérique du Nord⁴². Les Wolastoqiyik de la rivière St-Jean cultivaient le maïs dans la période protohistorique juste avant le contact avec les Européens⁴³. Avant les premiers contacts avec les Européens, les Mi'kmaq n'utilisaient pas le métal. Il existe toutefois une exception à cette situation : le cuivre. En effet, du cuivre datant d'avant les premiers contacts a été trouvé dans plusieurs sites archéologiques des Maritimes. Les Mi'kmaq l'employaient pour en faire des perles et des tubes qu'ils utilisaient comme décoration sur les vêtements ou comme boucles d'oreilles. Ils ne pratiquaient pas la fonte du métal, mais plutôt une technique de martelage pour donner au matériel la forme voulue. Le cuivre avait une connotation spirituelle importante et était prisé par beaucoup de peuples autochtones d'Amérique du Nord. Les Mi'kmaq en obtenaient par l'entremise des réseaux d'échanges avec les autres groupes autochtones de l'intérieur. On a longtemps cru que la plupart du cuivre utilisé par les Mi'kmaq venait de la vallée de l'Ohio ou de la région des Grands Lacs. Ils importaient le cuivre avec des pipes et des outils de pierre venant de ces régions⁴⁴. Toutefois, des recherches récentes ont découvert un site d'extraction du cuivre au Cap d'Or, dans la baie de Fundy, d'où provenait vraisemblablement une partie du cuivre utilisé par les Mi'kmaq des Maritimes pendant la période pré-contact⁴⁵. Au total, 1 555 artefacts en cuivre (perles, pointes de projectiles, tubes, etc.) venant de la vallée de l'Ohio et de culture Adena ont été trouvés lors de fouilles archéologiques sur le site Augustine Mound, sur la rivière Miramichi⁴⁶.



Figure 9 : Pointe de projectile de la période sylvoicole trouvée à la plage Callanders, au Parc national Kouchibouguac. (Source : Parcs Canada)



Reproduction d'un pot en glaise de
Géraldine Allain, Collection privée

Les Wabanaki auraient commencé à fabriquer et à utiliser la poterie tôt dans la période sylvicole, il y a environ 3 000 ans⁴⁷. Les contenants étaient modelés en terre glaise et cuits à proximité d'un feu de bois. Certaines décorations simples avaient été ajoutées. Cette technologie, venue des groupes autochtones voisins, a grandement simplifié la vie de ces chasseurs-cueilleurs en rendant la cuisson des aliments plus facile⁴⁸. Dans les années 1980-1990, une artiste locale de St-Charles, Géraldine Allain, a créé des reproductions de pots en glaise en utilisant les techniques et les matériaux traditionnels des Mi'kmaq. Elle a travaillé à partir des morceaux de poterie de la période sylvicole trouvés lors des fouilles archéologiques dans la province, en particulier au site Oxbow, sur la rivière Miramichi. Certaines de ses reproductions sont exposées au parc historique de Metapenagiag à Miramichi.

Les premiers arrivants de l'époque paléoindienne et archaïque maritime, et ensuite de la période sylvicole ont été témoins de tous les changements du climat et du paysage au cours des 11 000 dernières années. Ils ont dû s'adapter à des conditions climatiques et écologiques qui évoluaient rapidement en modifiant leur style de subsistance et les outils qui leur permettaient de chasser, pêcher et récolter. Ces peuples connaissaient les plantes médicinales et savaient traiter un grand nombre de maladies. Ils ont aussi une mémoire ancienne qui remonte à plusieurs millénaires. Étant donné qu'ils n'avaient pas de tradition écrite, les peuples autochtones d'Amérique du Nord transmettaient leur savoir par la tradition orale. Des légendes et des contes servaient à transmettre leur histoire aux générations suivantes. Un exemple de ce savoir ancien est bien illustré par des chercheurs en géologie côtière qui ont trouvé un lien entre une découverte dans le bassin des Mines, en Nouvelle-Écosse, et une ancienne légende mi'kmaw. Selon cette légende, le héros Gloosecap, qui voulait prendre un bain, a demandé au castor géant de construire un barrage afin de bloquer l'entrée du bassin des Mines pour empêcher la marée d'y pénétrer. Le castor s'est exécuté, mais la baleine, n'étant pas contente du fait qu'ils avaient arrêté l'eau de circuler, a détruit le barrage avec sa puissante queue et a rouvert le passage, provoquant une inondation du bassin des Mines. Les chercheurs de l'Institut Bedford, à Dartmouth, ont découvert qu'un énorme barrage de sable et de gravier déposé par le retrait des glaciers bloquait l'entrée d'eau de mer venant de la baie de Fundy. Il y a de cela 3 400 ans cet événement géologique post-glaciaire avait été enregistré dans le savoir traditionnel des Mi'kmaq⁴⁹. Le castor géant, un animal qui n'existe plus depuis plusieurs milliers d'années, revient dans quelques légendes des nations Mi'kmaq et Wolastoqiyik, où il joue un rôle principal dans la manipulation du milieu, coïncidant ainsi avec des événements géologiques millénaires. Ce savoir ancien démontre la longue présence des premiers peuples sur le territoire et leur résilience face à tous les changements qu'ils ont vécus au cours des 11 000 dernières années.

¹ D.L. Kennlyside (1999), « Glimpses of Atlantic's Canada Past », dans *Revistas de Arqueologia: Los Modos de Vida Maritimas en Nort y Mesoamerica : El estado de la Cuestion*, no 16, p. 49-76.

² D. Anderson (2014), « Paleoindian and Archaic Periods in North America », dans C. Renfrew et P. Bahn (dir.), *The Cambridge World Prehistory*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 923-942.

³ M.W. Betts et M.G. Hrynick (2021), *The Archaeology of the Atlantic Northeast*, Toronto, University of Toronto Press, 383 p.

⁴ *Ibid.*

⁵ D.L. Kennlyside (1999), *op.cit.*

⁶ *Ibid.*

- ⁷ Paul S. Martin et H.E. Wright (1967), *Pleistocene Extinctions*, New Haven, Yale University Press.
- ⁸ J.M. Broughton et E. M. Weitzel (2018), « Population reconstructions for humans and megafauna suggest mixed causes for North American Pleistocene extinctions », *Nature Communications*, vol. 9, article no 5441. (<https://doi.org/10.1038/s41467-018-07897-1>)
- ⁹ R.F. Miller, C.R. Harington et R. Welch (2000), « A giant beaver (*Castoroides ohioensis* Foster) fossil from New Brunswick, Canada », *Atlantic Geology*, vol. 36, no 1.
- ¹⁰ R.F. Miller (1990), « New records of postglacial walrus and a review of Quaternary marine mammals in New Brunswick », *Atlantic Geology*, vol. 26, no 1, p. 97-107.
- ¹¹ E. Jeffery (2007), *After 12 000 years of yesterdays-Where will Debert be after 12 years of tomorrows? The impact of Mi'kmawey Debert on culture, economy and environment*, mémoire de maîtrise, St-Mary's University, Halifax, Nova Scotia, 219 p.
- ¹² L. Keenlyside (1991), « Paleoindian occupations of the Maritimes region of Canada », dans R. Bonniché et K.L. Turnmire (dir.) *Clovis: Origins and Adaptation*, Oregon Sate University Center for the Study of the First Americans, p. 163-173.
- ¹³ Ibidem
- ¹⁴ B. D. Suttie (2014), « A Late Paleoindian Point from Southeastern New Brunswick », *Fieldnotes: The Newsletter of the New Brunswick Archaeological Society*, vol. 8, no 1, p. 7-9.
- ¹⁵ B. Suttie (2005), *Archaic period archaeological research in the interior of Southwestern New Brunswick*, mémoire de maîtrise, Fredericton, University of New Brunswick, 315 p.
- ¹⁶ John Shaw et al. (2006), « A conceptual model of the deglaciation of Atlantic Canada », *Quaternary Science Reviews*, vol. 25, nos 17-18, p. 2059-2081.
- ¹⁷ D.L. Keenlyside (1983), « In Search of the Island's First People », *Island magazine*, no 13, p. 3-7.
- ¹⁸ D. Lacroix, T. Bell, J. Shaw et K. Westley (2014), « Submerged Archaeological Landscapes and the Recording of Precontact History: Examples from Atlantic Canada », dans A. M. Evans et al. (dir.), *Prehistoric Archaeology on the Continental Shelf*, New York, Springer Science+Business Media.
- ¹⁹ J. Shaw, G.B. Fader et R. B. Taylor (2009), « Submerged early Holocene coastal and terrestrial landforms on the inner shelves of Atlantic Canada », *Quaternary International*, vol. 206, nos 1-2, p. 24-34.
- ²⁰ D.L. Keenlyside (1999), *op.cit.*
- ²¹ Parcs Canada, [Traditions des autochtones de l'archaïque maritime - Lieu historique national du Port au Choix](https://parcs.canada.ca/lhn-nhs/nl/portaucht/culture/maritime) (<https://parcs.canada.ca/lhn-nhs/nl/portaucht/culture/maritime>)
- ²² F. M. Wiseman (2001), *The Voice of the Dawn: An Autohistory of the Abenaki Nation*. Hanover, University Press of New England.
- ²³ J. A. Cummings et D. W. Black (2024), « Evidence for Late Maritime Archaic period occupation in interior riverine New Brunswick », communication par affiche, University of New Brunswick (https://www.unb.ca/fredericton/arts/_assets/documents/anth/late-archaic.pdf)
- ²⁴ C. Meide (1995), « The Dugout Canoe in the Americas: An Archaeological, Ethnohistorical, and Structural Overview, Florida State University. (https://www.academia.edu/3250221/The_Dugout_Canoe_in_the_Americas_An_Archaeological_Ethnohistorical_and_Structural_Overview)
- ²⁵ M.W. Betts et M.G. Hrynck (2021), *op.cit.*, p. 149.
- ²⁶ *Ibid.*, p. 142.
- ²⁷ K. Leonard (1996), *Mi'kmaq culture during the Late Woodland and early Historic Periods*, thèse de doctorat en anthropologie, Toronto, University of Toronto.
- ²⁸ B. Deweese (2007), *Oral Traditions and the Archaeological Records of a Wabanaki Maritime Society*, mémoire de maîtrise ès arts, The Florida State University.
- ²⁹ *Ibid.*
- ³⁰ K. Leonard (2002), Jedaick (Shediac, NB): A Nexus Through Time, rapport inédit, Shédiac (N.-B., Shediac Bay Watershed Association, 28 p.
- ³¹ F. Pickard, A. Robichaud et C. P. Laroque (2011), « Using dendrochronology to date the Val Comeau canoe, New Brunswick and developing an eastern white pine chronology in the Canadian Maritimes », *Dendrochronologia* no 29, p. 3-8.

- ³² CBC News (2012), « N.B. Museum launches 450-year-old canoe exhibit », 18 mai, <https://www.cbc.ca/news/canada/new-brunswick/n-b-museum-launches-450-year-old-canoe-exhibit-1.1214144>.
- ³³ M.W. Betts et M.G. Hrynicky (2021), *op.cit.*, p. 214.
- ³⁴ W. F. Wiseman (2005), *Reclaiming the Ancestors: Decolonizing a Taken Prehistory of the Far Northeast*, Lebanon, University Press of New England.
- ³⁵ M.W. Betts et M.G. Hrynicky (2021), *op.cit.*, p. 214.
- ³⁶ K. A. Robichaud-LeBlanc, S. C. Courtenay et A. Locke (1996), « Spawning and early life history of a northern population of striped bass (*Morone saxatilis*) in the Miramichi River estuary, Gulf of St. Lawrence », *Canadian Journal of Zoology*, vol. 74, no 9, p. 1645-1655.
- ³⁷ K. Leonard (2002), *op.cit.*
- ³⁸ T. Johnson (2021), *Wabanaki World View described through Language, Foundational Stories and Quantum Physics*, document préparé pour the Wampum Voix Talks Group, MTI.
- ³⁹ P. Bock (1978), « Micmac », dans B.G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, « Northeast », Washington (DC), Smithsonian Institution Press, p. 109-122.
- ⁴⁰ P. Allen (1980), *The Oxbow site: Chronology and prehistory in Northeastern New Brunswick*, mémoire de maîtrise en anthropologie, St-Jean-de-Terre-Neuve, Memorial University of Newfoundland. 368 p.
- ⁴¹ F. Speck (1951), « Utilization of animals and plants by the Micmac Indians of New Brunswick », *Journal of the Academy of Sciences*, vol. 41, no 8, p. 250-259.
- ⁴² G. Bradley (1939), « The groundnut as used by the Indians of eastern North America », *Papers of the Michigan Academy of Sciences, Arts and Letters*, no 25, p. 507-525.
- ⁴³ J. Hall (2015), Maliseet Cultivation and Climatic Resilience on the Wəlastəkw/St. John River During the Little Ice Age, *Acadiensis*, vol. 44, no 2.
- ⁴⁴ K. Leonard (2002), *op.cit.*
- ⁴⁵ J. Hanley (2021), « SMU research partnership rewriting history of pre-contact North American copper trade », Saint Mary's University, 17 mai. (<https://news.smu.ca/news/2021/5/17/smu-research-partnership-rewriting-history-of-pre-contact-north-american-copper-trade>)
- ⁴⁶ T.L. Jarratt et S. E. Blair (1995), « The Augustine Mound (CfDI-2) Copper Sub-Assemblage », communication par affiche, département d'anthropologie, University of New Brunswick. (https://www.academia.edu/2556605/Poster_The_Augustine_Mound_Copper_Sub_Assemblage)
- ⁴⁷ M. Deal, T. Farrell, L. Hartery, A. Harris et M. Sanders (2019), « Ceramic use by middle and late woodland foragers of the maritimes provinces » dans P. Jordan et K. Gibbs (dir.), *Ceramics in circumpolar prehistory: Technology, Lifeways and Cuisine*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 168-192.
- ⁴⁸ K. Stapelfeldt (2009), *A form and function study of precontact pottery from Atlantic Canada*, mémoire de maîtrise en archéologie, St-Jean-de-Terre-Neuve, Memorial University of Newfoundland.
- ⁴⁹ J. Shaw, C. L. Amos, D. A. Greenberg, C. T. O'Reilly, D. R. Parrott et E. Patton (2010), « Catastrophic tidal expansion in the Bay of Fundy », *Canadian Journal of Earth Sciences*, vol.47, no 8, p. 1079-1091

Éric Tremblay

• LES MARCHÉS •
Tradition
• MARKETS •
COYOP



Coopérative Cartier Itée

506-523-4461

[Coopérative Cartier Itée/Cartier Coop Ltd](#) | [Richibucto NB](#) | [Facebook](#)